

Adolph Reed, Jr. :

Marx, la race et le néolibéralisme (2013)

Une perspective marxiste peut être très utile pour comprendre les notions de race et de racisme. En effet, son point de vue dialectique permet d'envisager le capitalisme comme une totalité sociale. Celle-ci n'englobe pas seulement les modes de production et les rapports de production, elle inclut également l'ensemble des institutions et des idéologies qui facilitent et assurent sa reproduction ; institutions et idéologies qui évoluent elles-mêmes d'une manière relativement pragmatique. Dans ce cadre, la démythification est sans doute la catégorie marxiste la plus appropriée pour aborder les questions indissociables de la «race» et du «racisme» aux États-Unis. Ainsi, une approche inspirée du matérialisme historique devrait permettre de montrer que la «race» relève d'une idéologie historiquement déterminée. Elle soulignerait le fait que son émergence, sa formation et son évolution s'inscrivent dans un ensemble défini de rapports sociaux, au sein d'un système de production particulier dont elle est un élément constitutif.

La «race» implique une classification fondée sur le principe de la différence attributive¹. Elle relève donc d'une idéologie qui définit des groupes particuliers de populations et hiérarchise leur aptitude, leur valeur civique et leur mérite en fonction des caractéristiques «naturelles» ou essentielles qui leur sont attribuées. En plus de conforter l'ordre social, cette idéologie contribue à légitimer les hiérarchies et les inégalités en matière de richesse, de pouvoir et de privilège, y compris la division sociale du travail, comme si elles étaient dans l'ordre naturel des choses². En fait, les idéologies qui assignent une identité à un groupe donné sont des récits bien ficelés et relèvent du registre des prophéties auto-réalisatrices. Dès lors, le bon sens égoïste est érigé en savoir populaire. Sans hésitation, les récits idéologiques en rapport avec l'assignation sociale passent pour être *vrais* puisqu'ils semblent *prouvés* par l'expérience quotidienne. Généralement, ils ne tardent pas à passer pour des vérités évidentes en elles-mêmes, imposées comme telles par la loi, ou par la coutume, dès lors qu'elles servent et renforcent les intérêts des couches sociales qui détiennent le pouvoir.

De tous les critères de hiérarchisation attributive, la race et le genre sont sans doute ceux qui sont les plus familiers dans la société américaine actuelle. Ironiquement, cela s'explique en partie par les luttes menées pour l'égalité au cours du dernier demi-siècle : elles sont en effet parvenues à remettre en cause les catégories de la race et du genre ainsi que leurs bases

¹ En anglais, *ascriptive difference* (cf. *ascriptive status*, *ascriptive ideology*) évoque le statut que la société *attribue* aux personnes, ainsi différenciées en fonction d'une assignation de genre, de «race», d'origine (familiale, sociale, ethnique), etc. (NdT).

² Voir Adolph Reed, Jr., «Unraveling the Relation of Race and Class in American Politics», *Political Power and Social Theory* n° 15, 2002, pp. 265-274 ; Ellen Meiksins Wood, «Class, Race and Capitalism», (*idem*), pp. 275-284 ; Maurice Zeitlin, «On the 'Confluence of Race and Class' in America», (*idem*), pp. 285-288 ; Steven Gregory, «The 'Paradoxes' of Misplaced Concreteness: Thinking through the State», (*idem*), pp. 289-300 ; et Reed, «Rejoinder», (*idem*), pp. 301-315. Lire également mon chapitre, «The 'Color Line' Then and Now : *The Souls of Black Folk* and the Changing Context of African American Politics» in Adolph Reed, Jr., Kenneth W. Warren et al., *Renewing Black Intellectual History: The Ideological and Material Foundations of Black American Thought*, Paradigm Publishers, 2010.

juridiques et matérielles. Désormais, les inégalités qui se manifestent directement en raison d'une différence de race et de genre sont jugées discriminatoires et sanctionnées comme telles par la loi et les normes culturelles en vigueur. Certes, des inégalités structurelles persistent, comme en témoigne une répartition asymétrique des handicaps sociaux selon la race et le genre. Cependant, peu de personnes – y compris parmi celles qui justifient de telles inégalités – adhèrent ouvertement au racisme ou au sexisme. À cet égard, le fait qu'un Glenn Beck³ aille jusqu'à se revendiquer de Martin Luther King, Jr., et accuse Barack Obama de racisme, est assez révélateur ; de même lorsque Elisabeth Hasselbeck⁴ et Ann Coulter⁵ dénoncent le sexisme dont feraient preuve leurs opposants démocrates. Par conséquent, si penser la notion de race implique encore de penser le racisme, il est aujourd'hui nécessaire de penser également l'antiracisme.

Plus fondamentalement, au fil de leur évolution, les conditions économiques et politiques ont considérablement modifié l'importance et la signification que les personnes accordent à la race et au genre en tant qu'idéologies établissant une différence essentielle. Dans le cas de la race, les modes de classification ont considérablement varié autant que les récits qui les accompagnent. Quel groupe peut-il être considéré comme appartenant à une race donnée ? Comment définir ces critères ? Le fait de décider d'assigner une population à une race, ou à plusieurs races successivement, a-t-il des conséquences et lesquelles ? Toutes ces questions ont été traitées avec bien plus de fluidité que les débats actuels autour de la notion de race pourraient le laisser croire. Et c'est tout à fait normal qu'il en soit ainsi, puisque la race est une catégorie fondamentalement pragmatique, comme tous les produits des idéologies qui proposent une hiérarchie attributive. Après tout, de tels systèmes de croyances ne servent qu'à légitimer des articulations concrètes entre différents rapports sociaux dans des contextes particuliers.

Historiquement, la notion de race est apparue avec l'institution de l'esclavage dans le Nouveau Monde. De brillantes études ont examiné les conditions de son émergence, peut-être de manière plus significative en ce qui concerne l'Amérique du Nord dans des ouvrages comme *American Slavery. American Freedom* d'Edmund Morgan et *Good Wives, Nasty Wenches and Anxious Patriarchs* de Kathleen Brown. Ces deux auteurs se concentrent sur la manière dont s'est affinée simultanément la distinction entre l'esclavage et la servitude sous contrat⁶. Ils étudient également la façon dont les catégories établies de Noir et de Blanc, ou d'Africain et d'Anglais, ont été instituées sous la forme de statuts séparés, mutuellement exclusifs, au cours du XVII^e siècle dans la Virginie coloniale⁷. C'est au siècle suivant que les notions de race et de

³ Animateur de télévision (CNN, Fox News) et de radio, chrétien, puis mormon, né en 1964. Organisateur de one-man shows, auteur de nombreux pamphlets et romans, proche des réactionnaires du Tea Party, il a propagé plusieurs théories complotistes concernant Obama, Soros, etc. (NdT).

⁴ Née en 1977, animatrice de télévision, catholique, hostile à l'avortement et favorable à la guerre en Irak (NdT).

⁵ Journaliste catholique d'extrême droite, avocate, auteur de plusieurs pamphlets qui se sont très bien vendus. Opposée à l'avortement, à l'immigration, aux droits des LGBT, partisane de la fumeuse théorie du «génocide blanc» et raciste antimusulmane. (NdT).

⁶ Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la servitude sous contrat (*indentured servitude*) désigne le contrat de travail sans salaire réel grâce auquel des Européens s'engagent comme domestiques (*indentured servants*) dans les colonies américaines (NdT).

⁷ Edmund S. Morgan, *American Slavery, American Freedom* (W. W. Norton, 1975) et Kathleen M. Brown, *Good Wives, Nasty Wenches and Anxious Patriarchs: Gender, Race, and Power in Colonial Virginia* (University of North Carolina Press, 1996). Comme le titre de son ouvrage l'indique, Brown examine également le rôle que les interactions de la race et du genre ont pu avoir dans l'établissement de distinctions entre esclaves et serviteurs, Noirs et Blancs.

racisme sont devenues une réalité matérielle et une idéologie. Ce processus s'est d'abord amorcé dans le contexte d'une concurrence acharnée entre deux systèmes d'exploitation du travail : l'un dit libre, l'autre esclavagiste. Il s'est également développé en lien avec la lutte des classes qui a finalement contribué à produire la notion moderne de main-d'œuvre libre, au sens où chaque travailleur et travailleuse est censé disposer d'un contrôle absolu sur sa propre personne⁸. Avec l'abolition de l'esclavage, consécutive à la défaite de l'insurrection confédérée, la race défendue sous la forme de la suprématie blanche est devenue, surtout dans le Sud, un élément de la bataille à propos du sens même de la liberté ; l'enjeu étant de la définir d'une manière qui satisfasse les intérêts de la plantocratie afin d'en maintenir le système de travail et l'ordre social. La classe dirigeante, dominée par les planteurs, a remporté cette bataille. Sa victoire s'est confirmée par une privation raciste de tous les droits civiques pour les Noirs ainsi que par l'imposition d'un régime codifié de ségrégation raciale, inspiré du suprématisme blanc.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les affrontements politiques autour de l'importation d'une main-d'œuvre chinoise et du développement d'une immigration japonaise sur la Côte Ouest se sont également cristallisés autour d'idéologies racistes. Les constructeurs du chemin de fer et autres importateurs de travailleurs chinois s'imaginaient que cette dernière disposait de caractéristiques raciales particulières : elle passait ainsi pour plus malléable, supposément plus apte que les Américains blancs à se suffire de peu. Ceux qui s'opposaient à l'immigration asiatique firent valoir que de telles caractéristiques raciales nuiraient à l'ensemble de la classe ouvrière américaine, ajoutant que les Chinois étaient «inassimilables» du point de vue racial. Après la Guerre de Sécession, les planteurs du Sud importèrent de la main-d'œuvre chinoise dans le delta du Mississippi, supposant à nouveau sa plus grande docilité, dans le but de concurrencer les métayers noirs. Plus tard, c'est pour les mêmes raisons que des travailleurs siciliens furent importés dans les champs de canne à sucre et de coton.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, le développement à grande échelle de la production industrielle dépendait bien entendu de l'immigration massive de main-d'œuvre principalement en provenance des franges orientale et méridionale de l'Europe. Prétendument innovatrice, la science des races – l'idéologie populaire raciale transformée en profession universitaire – ne promit pas seulement de répondre aux besoins des employeurs en matière de gestion rationnelle de la main-d'œuvre ; elle participa également à la fondation de plusieurs champs d'étude à l'instar des relations industrielles et de la psychologie du travail. Pour Hugo Münsterberg, l'un des pères fondateurs de la psychologie industrielle, le «*diagnostic psychologique racial*» était un indice d'évaluation des capacités du personnel ; il soulignait néanmoins que les tempéraments raciaux ou nationaux relevaient de tendances moyennes et il précisait qu'il existait d'importantes variations individuelles au sein des groupes. C'est pourquoi il plaidait en faveur d'un mode d'évaluation qui fasse intervenir les caractéristiques propres à chaque individu, tout en considérant que la «psychologie de groupe» ne jouait un rôle significatif «*que si l'emploi, non pas d'une seule personne mais d'un grand nombre de personnes, est en jeu ; il est en effet fort probable que le caractère moyen se révèle à un degré suffisant dès lors que de nombreux membres du groupe auront été impliqués*⁹».

⁸ Dans deux ouvrages importants, l'historien du droit Robert J. Steinfield étudie cette longue lutte. Voir Steinfield, *The Invention of Free Labor: The Employment Relation in English and American Law and Culture, 1350-1870*, University of North Carolina Press, 2002 ; et *Coercion, Contract, and Free Labor in the Nineteenth Century*, Cambridge University Press, 2001.

⁹ Hugo Münsterberg, *Psychology and Industrial Efficiency*, Houghton Mifflin, 1913, p. 130. Münsterberg critiqua ce qu'il considérait comme une tendance répandue parmi les agents recruteurs des entreprises industrielles : selon lui, ces derniers faisaient trop facilement appel

Comme l'ont montré des études sur la science des races et son cousin favori, l'eugénisme, toute recherche qui s'obstinera à débusquer des preuves de la différence raciale finira par en trouver, qu'elles existent ou non. Ainsi, la science des races produit des taxonomies toujours plus affinées de groupes raciaux – jusqu'à soixante-trois races «fondamentales». La précision apparente des récits que les théoriciens des races ficelèrent soigneusement à propos des différences supposées entre les aptitudes raciales permit de justifier toutes les restrictions en matière d'immigration, de même que les programmes de stérilisation, la ségrégation et autres régimes inégalitaires. Grâce à de tels récits, les patrons purent affecter les travailleurs à des emplois pour lesquels ils étaient censés être racialement adaptés. John Bodnar et ses collègues ont reproduit la Charte d'adaptabilité raciale (*Racial Adaptability Chart*) en vigueur dans une entreprise de Pittsburgh au cours des années 1920 : elle recensait les aptitudes attribuées à trente-six groupes raciaux pour vingt-deux tâches distinctes, en rapport avec huit conditions atmosphériques différentes, selon que le travail nécessitait de la vitesse ou de la précision, ou l'embauche dans une équipe de jour ou une équipe de nuit. Prenons l'exemple des Lettons : ils étaient censés manier facilement la pelle et la pioche, le béton et la brouette, mais passaient pour de piètres manœuvres, nettoyeurs, gardiens ou aides chaudronniers. S'ils étaient jugés bons forgerons ou soutiers, ils étaient également associés aux travaux nécessitant rapidité ou précision. Considérés comme efficaces par temps frais ou sec, ils s'acclimateraient parfaitement bien à la fumée ou à la poussière, de même qu'à la graisse ou à la saleté des machines. Enfin ils s'adapteraient bien aux équipes de jour comme de nuit¹⁰.

Bien sûr, il ne s'agissait là que de foutaises, de préjugés étriés auxquels la classe dominante sait donner l'apparence de vérités scientifiques. Nul ne pouvait en être convaincu, à moins de partager les récits populaires fondés sur une hiérarchie essentielle que postulaient précisément ces chercheurs. Pourtant, les théories raciales n'avaient pas besoin d'être vraies pour être efficaces. Il leur suffisait d'être *vraisemblables* pour produire les effets matériels qui créditent en retour leur idéologie d'une véridicité authentique. Si les Polonais devinrent métallurgistes à Pittsburgh, Baltimore, Buffalo, Chicago et Gary, ce ne fut pourtant pas en raison d'une aptitude ou d'une affinité naturelle quelconque, mais bien parce que les patrons et les recruteurs les orientèrent vers les aciéries.

Même les initiatives politiques les plus fondamentales du New Deal ont intégré les prémisses d'une hiérarchisation en matière de race et de genre. Ainsi, les effets à long terme qu'impliquait la création d'un régime de prestations sociales à deux vitesses persistent encore de nos jours. Cette longue histoire montre que la «formation raciale» a toujours été partie prenante de la formation des classes, comme l'observe dans les années 1970 le théoricien

aux caractéristiques attribuées à chaque groupe, dépendant ainsi de stéréotypes superficiels (pp. 130-131).

¹⁰ John Bodnar, Roger Simon et Michael P. Weber, *Lives of Their Own: Blacks, Italians, and Poles in Pittsburgh, 1900-1960*, University of Illinois Press, 1983, p. 240. Sur l'histoire et la logique de cette science des races, voir Jonathan Marks, *What It Means to Be 98% Chimpanzee: Apes, People and Their Genes*, University of California Press, 2003. Pour une histoire pertinente et récente des mouvements eugénistes, voir Edwin Black, *War Against the Weak: Eugenics and America's Campaign to Create a Master Race*, Dialog Press, 2012 ; ainsi que Alexandra Minna Stern, *Eugenic Nation: Faults and Frontiers of Better Breeding in Modern America*, University of California Press, 2005. Pour une illustration de la manière dont les spécialistes de l'étude des races ont fait proliférer les catégories raciales, voir Daniel G. Brinton, *Races and Peoples: Lectures on the Science of Ethnography*, David McKay, 1901, pp. 17-50 ; Joseph Deniker, *The Races of Man: An Outline of Anthropology and Ethnography*, Charles Scribner, 1900, pp. 280-298 ; William Z. Ripley, *The Races of Europe: A Sociological Study*, Kegan Paul, 1900 ; et William P. Dillingham, *A Dictionary of Races or Peoples*, GPO, 1911, p. 3.

marxiste Harry Chang, qui la définit comme une «*condition sociale de production*». La race a donc été l'élément constitutif d'une dynamique sociale dans laquelle «*les types sociaux (et non les personnes) fonctionnent comme les unités de base de la gestion économique et politique du capitalisme*¹¹». Chang fait preuve de perspicacité lorsqu'il compare la race au caractère fétiche de l'argent selon Marx. Pour ce dernier, souligne-t-il, l'argent est comme «*l'objet qui exerce une fonction (ou le sujet qui agit comme un objet) dans le processus de réification d'un rapport que l'on appelle la valeur*» et comme une «*fonction-transformée-en-un-objet*». De même la race est une fonction (un rapport hiérarchique inscrit dans la division capitaliste du travail) transformée en un objet¹². Chang ajoute : «*L'argent cherche à s'objectiver en devenant de l'or – mais l'or n'aspire en rien à être de l'argent.*» De même, «*la société impose ses déterminations sociales radicales à la nature*», laquelle ne produit pas toute seule de telles catégories¹³.

Bien qu'il analyse surtout la notion de race, Chang souligne également la caractéristique centrale des idéologies généralement fondées sur une hiérarchie et une assignation sociales : «*En pratique, la raison d'être économique et politique des catégories raciales réside dans leur validité sociale à toute épreuve. Cette dernière n'est possible que si les rapports sociaux sont objectifiés afin d'incarner la qualité intrinsèque de "caractéristiques raciales". Dans ce cadre, la catégorie des Noirs privés de la garantie minimale des droits bourgeois (contre l'esclavage et la servitude) présuppose celle des Blancs qui sont la garantie même d'une immunité contre une telle dégradation sociale*¹⁴».

Un tel modèle peut également s'appliquer aux personnes réduites à des catégories stigmatisantes – débiles mentaux, criminels-nés, «cassos» blancs, cultures de la pauvreté, «*underclass*» des travailleurs pauvres et des «exclus», bébés du crack, superprédateurs, ou tout autre personnage imaginaire fondé sur une hiérarchie attributive. Chaque récit participe d'une idéologie toujours prompte à légitimer les rapports sociaux capitalistes en les naturalisant. Ces idéologies fondées sur l'assignation ont une caractéristique commune : elles visent des fractions de la population qui vivent, sinon en dehors de «la garantie minimale des droits bourgeois», du moins au-dessous du plancher qui accorde habituellement à chaque personne valeur et considération sociales – ce qui, en pratique, revient au même.

La perspective adoptée par Chang peut nous aider à saisir plus clairement la manière dont fonctionnent ces idéologies attributives. Il n'est certes pas surprenant que les classes dominantes développent et partagent une représentation sans faille de leur domination, censée être naturelle. Lorsque cette domination se voit mise à l'épreuve, de tels récits idéologiques peuvent être affirmés avec plus d'assurance et bénéficier d'une diffusion plus large. Cette logique sous-tend, par exemple, les changements intervenus avant la guerre de Sécession, face à l'intensification de la lutte anti-esclavagiste : de l'apologie pragmatique de l'esclavage présenté comme un mal nécessaire – position supposant le soliloque d'une classe dirigeante s'adressant à elle-même – jusqu'aux arguments essentialistes qui prétendent transcender les intérêts de classe et soutiennent que l'esclavage était une organisation bonne et positive. On retrouva cette même logique lorsque l'idéologie raciale explosa littéralement sous diverses formes, dont l'eugénisme, afin de justifier l'expansionnisme impérialiste et d'approfondir les défaites du populisme¹⁵ et de l'insurrection de la classe ouvrière au tournant du XX^e siècle. Le

¹¹ Paul Liem et Eric Montague (dir.), «Toward a Marxist Theory of Racism: Two Essays by Harry Chang», *Review of Radical Political Economics*, volume 17, n° 3, 1985, p. 43.

¹² *Ibid.*, p. 38.

¹³ *Ibid.*, p. 39.

¹⁴ *Ibid.*, p. 44.

¹⁵ Plusieurs partis et courants populistes ont marqué l'histoire des États-Unis : Reed fait allusion ici au *Populist Party* ou *People's Party*, implanté parmi les paysans et les fermiers, et qui eut quelques représentants et sénateurs (entre 2 et 7% des sièges de ces deux institutions)

libéralisme d'après 1945 a vu la même dynamique remplacer le langage de la classe sociale et de l'économie politique par celui de la culture et de la culturologie, ce qui a eu pour effet de renforcer la défaite du radicalisme du CIO¹⁶. Plus tard, dans les années 60, l'essentialisme racial a réifié les luttes contre la ségrégation, la discrimination raciale, les inégalités et la pauvreté, en vidant les débats sur l'injustice de toute référence à la logique de reproduction du capitalisme. Tandis que la pauvreté se voyait réinterprétée comme un problème de choix culturel, le «racisme blanc» est désormais présenté comme la cause première de l'inégalité raciale.

Dans ce cadre, la perspective adoptée par Chang peut être particulièrement utile pour identifier plusieurs des limites importantes du discours de la gauche contemporaine sur la race et la classe. Elle peut également nous aider à comprendre la convergence frappante entre le succès relatif des conceptions identitaires en matière de justice sociale et la progression constante et croissante du néolibéralisme. Nous décelons une parenté idéologique là où beaucoup de militants de gauche voient une inimitié. L'apogée du néolibéralisme en particulier nous signale un double problème tout à fait sérieux : d'une part, soit la race et la classe sont considérées comme des cadres séparés, soit leur simple invocation remplace la critique et l'action politiques ; d'autre part, le postulat de leur dichotomie s'accompagne d'une tentative de les concilier par le biais de gestes symboliques, comme l'invocation formelle «de la race et de la classe».

La perspective matérialiste historique de Chang dévoile la limite inhérente à la notion réifiée de «blanchité», catégorie sociale transhistorique à la mode au sein de la gauche universitaire depuis environ deux décennies. De ce point de vue, la «blanchité» – comme la «race» – précéderait et transcenderait le contexte social¹⁷. Pourtant, au fil du temps, à la fois ceux qui se définissent comme Blancs et la signification de ce terme ont considérablement changé. De surcroît, le discours sur la blanchité fonctionne comme une sorte de dénonciation moralisatrice, non comme une base propice à définir une véritable stratégie politique. Ceci est d'autant plus évident que le programme dont ce discours est porteur a abouti seulement à un appel à «abolir la blanchité», c'est-à-dire à convaincre les Blancs de renoncer à leur privilège racial. En fait, les véritables dynamiques ainsi que les contradictions propres à l'histoire raciale des États-Unis sont doublement effacées : d'abord par cette obsession qui consiste à vouloir démontrer à quel point les Blancs adhèrent au «privilège de la peau blanche», comme on le disait encore il y a

entre 1890 et 1900. Implanté dans le Sud et l'Ouest du pays, ce parti défendait des revendications favorables aux femmes, tout en comptant dans ses rangs des racistes, des antisémites et des partisans des théories du complot. Les historiens ne sont pas d'accord sur la caractérisation politique de ce parti ; certains le présentent comme une organisation quasi féministe et antiraciste aux tendances sociales, libérale donc, d'autres le décrivent comme un parti réactionnaire et antimoderne (NdT).

¹⁶ *Congress of Industrial Organizations*, confédération syndicale nord-américaine née en 1938, suite à une vague de grèves radicales, d'une scission de l'AFL, syndicat corporatiste et raciste, avant de se réunifier avec elle pour former l'AFL-CIO en 1955 (NdT).

¹⁷ Pour une étude critique de la littérature consacrée au thème de la «blanchité», du moins telle qu'elle a pris forme parmi les historiens, voir «Scholarly Controversy: Whiteness and the Historians' Imagination», *International Labor and Working-Class History* n° 60, automne 2001, pp. 1-92, avec une introduction de Judith Stein, des articles de Eric Arnesen, James Barrett, David Brody, Barbara J. Fields, Adolph Reed, Jr., Victoria C. Hattam et Eric Foner, ainsi qu'une réponse de Arnesen. Voir également Barbara J. Fields et Karen Fields, *Racecraft: The Soul of Inequality in American Life*, Verso, 2012.

quelques années ; ensuite par cette tendance à développer des récits téléologiques¹⁸ dans lesquels des groupes ou des individus n'auraient pour seul horizon que *leur* blancheur.

En outre, ce discours sur la blancheur recoupe d'autres arguments selon lesquels le racisme serait une forme d'injustice *sui generis*. Bien qu'ils soient séduisants, de tels arguments ne dépassent même pas les prémisses du libéralisme racial qu'ils prétendent généralement critiquer. Ce qui les distingue n'est pas tant leur contenu que leurs fioritures rhétoriques. Ainsi, les métaphores de la «maladie» ou du «péché originel» réifient le racisme : d'un côté, elles le déconnectent des circonstances historiques précises et des structures sociales dans lesquelles il s'inscrit ; de l'autre, elles le traitent comme une force autonome. Cette déconnexion de l'économie politique caractérise également la manière dont le libéralisme d'après 1945 présente l'inégalité raciale comme la conséquence d'un simple «préjugé» ou de «l'intolérance». Le racisme devient la variable indépendante d'un argumentaire moraliste, intellectuellement idéaliste et finalement défaitiste d'un point de vue politique.

De plus, cette tendance à considérer le racisme comme un fait spécifique en soi incite ses partisans à refuser de se livrer à des analyses précises. Cela s'explique notamment par leur propension à qualifier de «racistes» toutes sortes de phénomènes qui dépassent les limites de ce concept, voire qui n'ont aucun rapport avec lui. Pour des raisons idéologiques, ils souhaitent faire entrer, à toute force, dans la rubrique du racisme toutes sortes d'inégalités dès lors que les statistiques peuvent les faire apparaître comme des disparités raciales. Et cette attitude a produit deux pathologies interprétatives reliées entre elles. La première conduit à «une inflation permanente de néologismes – “racisme institutionnel”, “racisme systémique”, “racisme structurel”, “racisme aveugle à la race”, “racisme post-racial”, etc. Son objectif est de greffer des dynamiques sociales complexes sur une ontologie politique, simpliste et souvent psychologisante, fondée sur le couple racisme/antiracisme. En effet, une telle démarche rappelle ce que Thomas S. Kuhn a écrit à propos de ceux qui tentent désespérément d'ajuster un ensemble d'anomalies croissantes pour sauver de l'effondrement un paradigme interprétatif dont l'autorité est ébranlée¹⁹».

La seconde relève d'un tour de passe-passe essentialiste : pour expliquer les inégalités actuelles, la race/le racisme sont privilégiés en invoquant des analogies avec des régimes de subordination explicitement raciale qui ont existé dans le passé. Dans ce cadre, l'argument analogique se substitue à la nécessité de prouver et d'expliquer la place centrale que le racisme est censé occuper de nos jours. L'ouvrage souvent cité de Michelle Alexander, *The New Jim Crow*, illustre parfaitement cette tendance ; même si l'auteure doit bien reconnaître que

¹⁸ Dans un récit téléologique «*tout arrive pour une raison, tout est décidé à l'avance, tout a un but et une cause finale*». Cette manière naïve d'appréhender le monde se retrouve dans les croyances de nombreux militants ou individus. «*Au lieu de prendre un événement et d'essayer de remonter le fil des causes qui ont pu le faire survenir, comme l'exige la méthode scientifique, on part du principe que l'objectif final était là dès le départ, et on imagine le présent par rapport à la fin*». Cf. cet article dont la démonstration peut s'appliquer à d'autres courants politiques ou idéologiques que ceux ici visés : <http://www.slate.fr/story/167096/sciences-biais-teleologique-creationnisme-conspirationnisme> (NdT).

¹⁹ Adolph Reed, Jr., & Merlin Chowkwanyun, «Race, Class, Crisis: The Discourse of Racial Disparity and its Analytical Discontents», *Socialist Register* n° 48, 2012, p. 167 [cet article sera traduit en août 2020 sur les sites mondialisme.org et npnf.eu] ; où nous soutenons également que «des positions en apparence de gauche qui insistent sur la nécessité d'articuler la race et la classe» ne cherchent qu'à nier la prégnance du discours sur la ligne de démarcation raciale.

l'analogie entre le présent et le passé reste vouée à l'échec dans la mesure où les circonstances historiques sont radicalement différentes²⁰.

Du point de vue matérialiste historique, la vision selon laquelle l'inégalité raciale relèverait d'une forme d'injustice *sui generis* est aussi fautive et fondamentalement contre-productive que le fait de concevoir séparément la race et la classe en tant que systèmes de hiérarchisation aux États-Unis. À l'heure actuelle, il est particulièrement important de reconnaître que les classifications auxquelles nous sommes habitués en matière de différence raciale ne font référence qu'à une seule situation historique spécifique, tout en appartenant à un vaste éventail d'idéologies qui reposent sur des hiérarchies attributives dont la fonction est d'assurer la reproduction sociale capitaliste. J'ai déjà expliqué que des taxonomies nouvelles proches de la race pourraient très bien remplacer celles qui nous sont encore familières. Il est tout à fait possible que la catégorie d'«underclass» des travailleurs pauvres et des «exclus» puisse encore plus s'apparenter à une race, dans la mesure où elle servirait à désigner une population distincte, essentialisée par un ensemble de normes populaires en vigueur : *«sa composition serait multiraciale, bien qu'elle inclurait probablement des personnes identifiées "racialement" comme noires et latino, mais sa pluralité serait suffisamment restreinte pour exclure qu'un tel groupe puisse être considéré du point de vue idéologique comme un simple duplicata des classes inférieures non blanches²¹»*.

De toute évidence, cette possibilité gagne actuellement du terrain. Les luttes pour l'égalité des races et des genres ont en grande partie vidé les notions de race et de genre de leur vraisemblance fondée sur le «bon sens» et censée justifier des différences essentielles. En outre, plusieurs versions idéologiques en matière d'égalité des races et des genres font désormais partie intégrante de la structure normative et programmatique du néolibéralisme «de gauche». La quête, aussi rigoureuse soit-elle, d'une égalité des chances au sein même des rapports sociaux capitalistes – ce qui est après tout l'idéal du libéralisme racial – s'est vue pleinement légitimée au titre de la «diversité». L'objectif est d'obtenir une parité approximative dans la répartition des avantages comme des handicaps sociaux entre des catégories désignées de population. Comme Walter Benn Michaels l'a soutenu avec force, si l'on s'en tient à cet idéal, une société dans laquelle 1% de la population contrôle 90% des ressources n'en serait pas moins juste, à condition que les Noirs et autres non-Blancs, les femmes et les lesbiennes, les gays, les bisexuels et les personnes transgenres (LGBT) soient représentés parmi les 1% dans une proportion à peu près similaire à celle qui est la leur dans l'ensemble de la population²².

²⁰ Michelle Alexander, *The New Jim Crow: Mass Incarceration in the Age of Color-Blindness*, New Press, 2010. Pour une critique systématique des limites et caractéristiques contre-productives de cette approche, voir James Forman, Jr., «Racial Critiques of Mass Incarceration: Beyond the New Jim Crow», *New York University Law Review* n° 87, 2012, pp. 21-69. Lire également Reed & Chowkwanyun, «Race, Class, Crisis» ainsi que Adolph Reed, Jr., «Three Tremés», 4 juillet 2011, en ligne sur <http://nonsite.org/editorial/three-tremes>.

²¹ Reed, «The 'Color Line' Then and Now», p. 261.

²² Cf. Walter Benn Michaels, *La Diversité contre l'égalité*, Liber-Raisons d'agir, [2007] 2009. Lorsque l'on réduit des préoccupations en rapport avec les inégalités économiques à la seule question des disparités raciales, on est fréquemment amené à apporter des réponses très modérées sur le plan social – par exemple, les Comptes individuels de développement proposés par Sheradeen. Ces réponses visent en réalité à faire émerger des *«individus compétitifs issus des minorités, probablement mieux disposés à lutter dans la foire d'empoigne néolibérale, plutôt qu'à favoriser l'avènement d'une société débarrassée du besoin constant d'affronter les caprices perturbateurs du marché»*. Reed & Chowkwanyun, «Race, Class, Crisis», p. 166 ; dans cet article, nous faisons également remarquer que *«Dans le contexte racial en particulier, de telles propositions ont plus qu'un simple relent de*

Dans un contexte où le libéralisme racial est à son apogée, de nouveaux discours attributifs peuvent tout à fait produire de la différence sociale sous une forme qui corresponde au sens commun de notre époque, à ses normes ainsi qu'à ses sensibilités culturelles. Au cours de ces dernières années, la résurgence retentissante de discours déterministes confirme cette hypothèse. Légitimés sur le plan académique, ces discours ne font pourtant que reprendre les tropes idéalistes les plus courants, les mauvaises-informations-et-les-mauvaises-conclusions que débitent en boucle les récits pseudo-scientifiques les plus erronés.

Les prémisses sous-jacentes de programmes intellectuels comme la psychologie évolutionniste, l'économie comportementale, l'étude des rapports entre génétique et politique ou la neurocriminologie, ressemblent à s'y méprendre aux extrapolations constantes de la science raciale victorienne – bien que la plupart (mais pas la totalité) des universitaires liés à ces champs de recherche soient suffisamment scrupuleux, du moins assez exigeants, pour que leurs sophismes déterministes n'impliquent pas de taxonomies raciales déjà en vigueur. Certains chercheurs se figurent que «l'épigénétique» – domaine qui se propose d'étudier le rôle que peut avoir l'interaction des gènes et de l'environnement dans la production d'organismes et de génotypes – évite l'écueil du déterminisme pour la simple raison que l'épigénétique fournirait des explications causales qui ne relèvent pas purement de la biologie. Des recherches récentes visant à expliquer les inégalités socio-économiques par l'épigénétique offrent de ce fait un cadre éventuel aux récits déterministes en rapport avec la notion de l'*underclass* des travailleurs pauvres et des «exclus». Elles les *protègent* en effet contre toute accusation de justification biologique des inégalités comme de toute référence aux catégories raciales encore actuellement reconnues²³. Ironiquement, certains partisans enthousiastes comparent expressément ce boniment épigénétique à la théorie lamarckienne de l'évolution²⁴. Pourtant, celle-ci ne manque pas d'accorder un potentiel héréditaire à des caractéristiques acquises après la naissance. Dès lors, on ne saisit pas très bien en quoi une telle conception protégerait contre le déterminisme. Comme l'a bien montré, avec d'autres, l'historien de l'anthropologie George Stocking, Jr., la théorie lamarckienne des races n'était pas moins déterministe que la théorie darwinienne, laquelle postulait un déterminisme strictement biologique.

Comme le fait remarquer Stocking, la dépendance des Lamarckiens à l'égard d'un «*vague indéterminisme sociobiologique*» rend d'autant plus difficile la remise en question de leurs

communautarisme et d'auto-assistance raciale, mêlés qu'elles sont d'un soupçon de nostalgie républicaine.»

²³ Sur la psychologie évolutionniste, voir Susan McKinnon, *Neo-Liberal Genetics: The Myths and Moral Tales of Evolutionary Psychology*, Prickly Paradigm, 2005. Sur les rapports entre génétique et politique, voir Evan Charney, «Genes and Ideologies», *Perspectives on Politics*, volume 6, n° 2, juin 2008, avec une réponse de John R. Alford et al. ; Rebecca J. Hannagan et Peter K. Hatemi, ainsi qu'une réaction de Charney, dans *Perspectives on Politics*, *idem*. Pour une illustration des connaissances actuelles en neurocriminologie, voir le travail de Adrian Raine, criminologue au sein de l'université de Pennsylvanie, en ligne sur www.crim.upenn.edu/faculty/profiles/raine.html. L'article de James J. Heckman, sous le titre plutôt trompeur de «Promoting Social Mobility» (in *Boston Review*, septembre-octobre 2012), illustre le lien entre l'épigénétique et l'économie comportementale. Lire également Daniel A. Hackman et Martha J. Farah, «Socioeconomic Status and the Developing Brain», *Trends in Cognitive Sciences*, volume 13, n° 2, février 2009, pp. 65-73. Jiannbin Lee Shiao, Thomas Bode, Amber Beyer et Daniel Selvig, «The Genomic Challenge to the Social Construction of Race», *Sociological Theory*, n° 30, juin 2012, pp. 67-88 : cet article s'approprié la recherche en géographie des variations génétiques humaines – en réalité il la détourne totalement – dans le but de soutenir des arguments explicitement racialisés.

²⁴ Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) : ce naturaliste évolutionniste français, botaniste et zoologue, est considéré comme l'inventeur de la biologie en tant que science des êtres vivants.

théories raciales circulaires²⁵. En tout état de cause, les approches étriquées qui ont tendance à réduire l'idéologie attributive aux notions réifiées de race et de racisme ne répondent pas du tout au défi posé par ce nouveau tournant déterministe.

En fin de compte, l'entêtement à privilégier une perspective centrée principalement sur la race afin de traiter des inégalités qui apparaissent comme des disparités statistiques n'en a pas moins une origine matérielle. Ainsi, les victoires du mouvement des droits civiques ont entraîné dans leur sillage l'émergence d'un impératif politique bien plus inoffensif mais inévitable. Certes, des remèdes légaux peuvent aider à soigner des injustices ressenties comme des discriminations fondées sur la race, le genre ou d'autres catégories courantes d'assignation injuste. Néanmoins, sans la médiation de l'une ou l'autre de ces catégories attributives, aucun remède de ce type n'existe pour les injustices générées par la logique de la production et de la reproduction du capitalisme. Comme je l'ai souligné ailleurs, «*évoquer le "racisme" peut servir techniquement à formuler certains griefs, mais cela ne peut constituer le fondement d'une stratégie globale en faveur de la justice raciale ou, pour le dire dans un langage que je crois plus clairement de gauche, en faveur d'une égalité raciale qui soit la composante essentielle d'un programme de justice sociale*²⁶».

Cependant, pour ceux qui affirment que le réductionnisme racial serait davantage qu'une simple adaptation pragmatique aux nécessités d'engager des poursuites juridiques ou administratives, un élément supplémentaire intervient. Dans ce cadre, une perspective matérialiste historique peut être très utile pour identifier les liens puissants qui unissent ce type d'engagement à un discours et à une pratique politiques centrés sur la race.

Dans la société capitaliste, toute politique est, au moins tendanciellement, une politique dictée par des intérêts de classe. Il en est de même pour l'orientation politique de programmes qui se concentrent sur les réparations en rapport avec l'esclavage, sur l'antiracisme, ou qui attribuent à l'injustice raciale un caractère *sui generis*. De telles tendances participent d'une politique «*tout à fait conforme à une redéfinition néolibérale de l'égalité et de la démocratie selon des critères disparitaires*». Cette politique «*reflète la position sociale de ceux qui sont en situation de bénéficier d'une certaine conception du marché, lequel serait un système juste, efficace ou tout simplement acceptable : il récompenserait le talent et la vertu, sanctionnant celles et ceux qui adopteraient une attitude inverse ; dès lors, supprimer les entraves "artificielles" que la race et le genre peuvent représenter pour son fonctionnement rendrait ce marché encore plus juste et plus efficace*²⁷».

Telle est l'ambition politique des administrateurs actuels ou potentiels des relations interraciales. De toute évidence, elle est profondément ancrée dans le capitalisme américain comme dans ses structures de courtage en direction de l'élite. De surcroît, cette politique est fondamentalement hostile à une politique sociale en faveur de la classe ouvrière, en dépit des déclarations et autres postures que les identitaires de gauche feignent d'adopter en ce sens.

*** Adolph Reed Jr.**

(Traduit par Gamal Oya, cet article a été publié, en 2013, dans la revue *New Labor Forum*, volume 22, n° 1, *The Murphy Institute, City University of New York*.)

²⁵ George W. Stocking, Jr., *Race, Culture, and Evolution: Essays in the History of Anthropology*, University of Chicago Press, 1968, p. 265.

²⁶ Adolph Reed, Jr., «Les limites de l'antiracisme» (septembre 2009), traduction française, <http://nfnf.eu/spip.php?article763>.

²⁷ *Ibid.*

AUTRES TEXTES D'ADOLPH REED JR.

traduits sur les sites mondialisme.org et npnf.eu

1. Les Fausses représentations de la gauche blanche (1993)
2. Les limites de l'antiracisme (2009)
3. Marx, la race et le néolibéralisme (2013)
4. De la «transgenre» Bruce/Caitlyn Jenner à la «transraciale» Rachel Dolezal : pour les féministes et les «Identitaires raciaux» américains y aurait-il de bons et de moins bons «trans» ? (2015)
5. **Cedric Johnson** : Le triomphe de Black Lives Matter et la rédemption néolibérale (2020) – introduction au texte suivant d'Adolph Reed Jr.
6. Les disparités raciales ne nous aident pas à comprendre les structures profondes de la violence policière (2016)
7. Antiracisme : la gauche défend des solutions néolibérales (2018)
8. De quelques clichés, procédés ou «théories» commodes pour éviter la question sociale et celle de l'exploitation de classe des Afro-Américains (extraits d'interviews réalisées en 2018 et 2019)